

Le cas Buzzati

Jean-Paul Beaumier

Numéro 47, mars-avril-mai 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

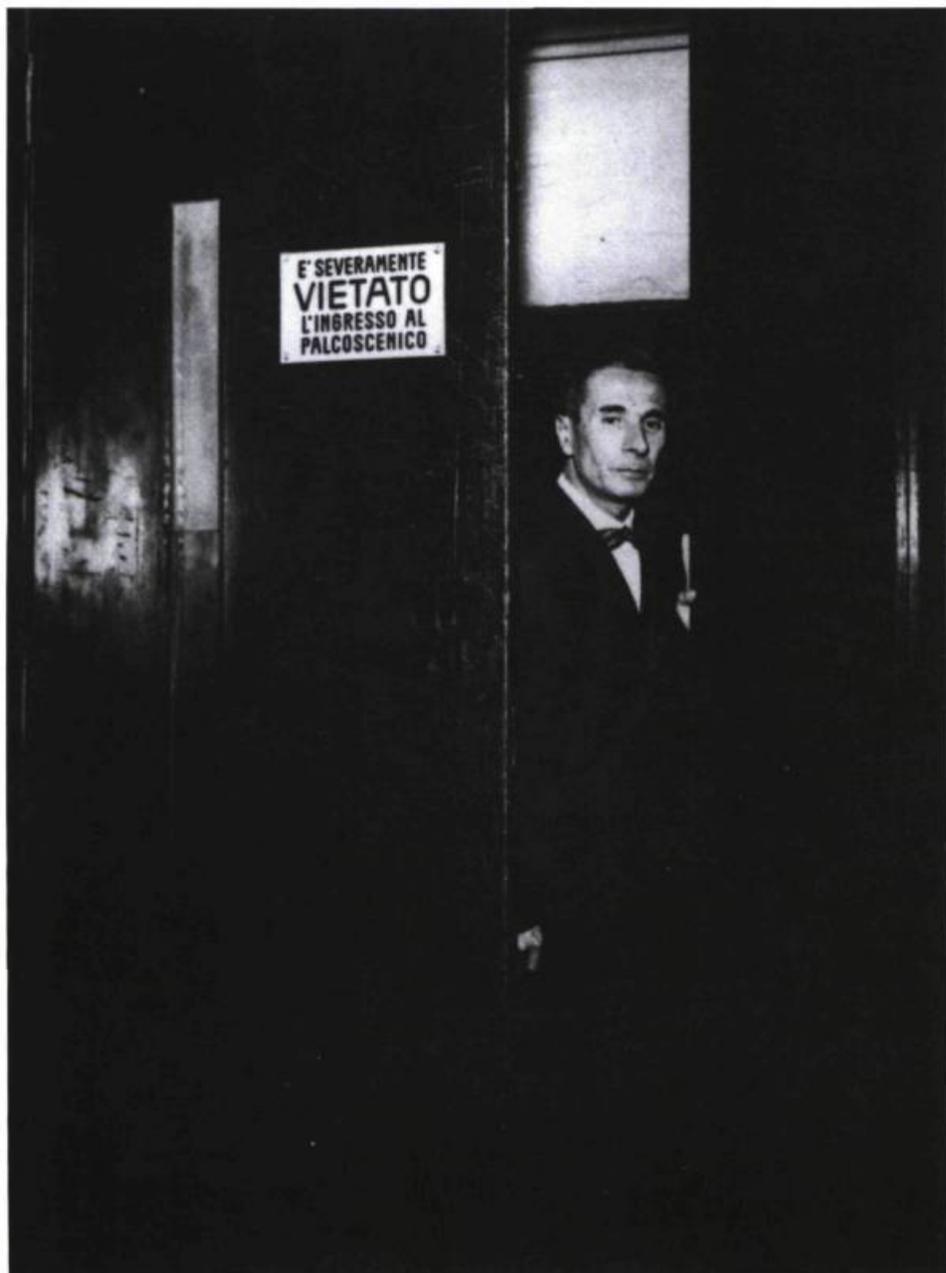
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1992). Le cas Buzzati. *Nuit blanche*, (47), 38–39.

Le cas Buzzati

Nul besoin de présenter Buzzati. Comme romancier, *Le désert des Tartares*, paru en traduction française en 1949, l'a rapidement consacré comme "un des plus importants écrivains italiens contemporains; comme nouvelliste, il ne cessera de transposer les obsessions d'un monde en proie au vide, à l'incessante quête de sens, dans des récits tantôt fantastiques, tantôt ironiques qui remettent en cause le fondement même de notre inutile savoir. En 1990, quelque vingt ans après sa mort, les éditions Robert Laffont ont entrepris de publier *Toutes ses nouvelles* dans la collection Pavillons, (trad. de l'italien par Michel Breitman, Yves Panafieu et Jacqueline Remillet). Le premier tome regroupe plus de cent textes, écrits entre 1942 et 1966, initialement publiés dans *L'écroulement de la Baliverna*, *En ce moment précis*, *Le K*, *Les sept messagers*, *Nous sommes au regret de...*, *Mystères à l'italienne* et *Panique à la Scala*.



Dino Buzzati à la première de sa pièce *Fin dramatique d'un célèbre musicien*, théâtre Olympia, Milan, 1955.

«Je ne sais pas, moi, mais j'ai l'impression que vous autres, écrivains, vous êtes de plus en plus hors du temps. Oui, vous les écrivains; mais les peintres aussi et les sculpteurs et les musiciens également. Un sens d'inutilité, de jeu qui est une fin en soi»

«*Le magicien*», p. 672.

«C'était à peine une ombre d'homme de son vivant, minable, oscillant de son pas menu sur les énormes trottoirs de la ville, perdu au milieu des hommes véritables, en chair et en os, qui mangeaient, digéraient, et parfois même faisaient l'amour. Il mangeait peut-être, Stefano Giri, avec ce visage émacié, décharné, qui le faisait ressembler à un corbeau résigné, il buvait, il digérait, il faisait peut-être l'amour aussi? Le dernier des locataires, le plus pauvre, le moins important. Qui s'apercevait même de son existence? Et maintenant il allait falloir aviser l'employé de l'état civil, lequel commencerait par jurer copieusement, comme à son habitude. Notifications, constatations, permis d'inhumer, se mettre d'accord avec le curé de la paroisse, il faudra bien un enterrement, ah quel ennui!»

«*Triomphe*», p. 284

Lire d'une traite *Toutes ses nouvelles* produit un curieux effet de télescopage: l'impression qu'entre 1942 et 1966 l'univers de Buzzati est demeuré le même, qu'il n'a fait que se déployer au fil des nouvelles, immense toile narrative cherchant à retenir le temps, à déjouer l'issue fatale. Dès ses premières nouvelles, Buzzati était en effet en pleine possession de ses moyens d'écrivain pour entreprendre et mener le combat inlassable qui fut le sien pour conjurer la mort.

C'est peut-être ce qui explique qu'entre la première et la dernière nouvelle, le style de Buzzati soit le même: resserré, précis, efficace. Aussi, il est difficile de parler d'évolution, de maturation de l'œuvre de Buzzati. Ses premières nouvelles étaient déjà des modèles du genre. Le caractère immuable du style de Buzzati lui aura permis, peut-être à son insu, d'atteindre en partie son but: défier le travail du temps qui va à l'encontre de toute forme de pérennité.

C'est en ce sens que Michel Breitman, préfacier et principal traducteur des nouvelles réunies dans le premier tome de *Toutes ses nouvelles*, parle de cohérence et s'interroge, à juste titre, sur les critères à retenir pour classer une œuvre aussi dense et homogène. L'abondance des écrits pose le problème du choix. «De quels critères, s'interroge Breitman, peut-on disposer, quels ordres faudrait-il établir quand tout, à tout moment, en toutes circonstances: que ce soit la guerre, la mort d'une mère, un cataclysme, un chagrin d'amour, une mesquine contrariété, un minuscule accroc d'amour-propre, tout concourt à ce lent travail, au tissage patient de cette invisible cote de mailles, cette armure dérisoire d'un chevalier trop existant, où même les coups de boutoir sont attendus, programmés, espérés?»

«Et puisque dans la vie l'attente d'un bonheur certain nous donne plus de joie que de l'atteindre (il est sage d'ailleurs de ne pas en profiter aussitôt, et il convient de savourer cette merveilleuse forme de désir assouvi mais non encore pratiquement satisfait, l'attente en somme qui n'a plus ni crainte ni doute et qui représente probablement la seule forme de félicité que l'homme puisse connaître).»

«Une boule de papier», p.379.

L'atmosphère Buzzati

Longtemps à l'affût du quotidien — sa carrière de journaliste au *Corriere della Sera* commença par la chronique des chiens écrasés —, Buzzati a conservé un irrésistible attrait pour les petits dérèglements du réel qui surviennent à l'improviste et demeurent le plus souvent inexplicables. Certaines nouvelles font directement référence à son métier de journaliste. Mais au-delà des sujets traités, Buzzati semble en avoir retenu le goût du vraisemblable et du spectaculaire: même dans ses nouvelles à caractère fortement fantastique, le déroulement, la mise en place des éléments dramatiques importent davantage que la chute proprement dite. Et ici intervient la notion d'attente — temps en suspension, suspense — qui est la clé de voûte non seulement du fantastique de Buzzati, de la couleur de l'atmosphère qui s'impose dès les premières lignes, mais de toute son œuvre. Entre autres nouvelles, «Il était arrivé quelque chose» illustre à merveille cette appréhension croissante propre à Buzzati: les passagers d'un train se mettent à redouter ce qui les attend, inconnu, innommable, en fin de parcours. L'effroi s'emparera d'eux pendant une course folle qui n'a d'autre but que de nous faire vivre à notre tour leur terreur. Et, comme toujours, Buzzati clôt cette attente, cette course effrénée, par le vide, le silence déchiré par un cri. «Qu'était-il advenu? N'allions-nous plus trouver dans la ville âme qui vive? Jusqu'à ce que la voix d'une femme, haut perchée, violente comme un coup de feu, nous donnât un frisson. Au secours! Au secours!» hurlait-elle, et le cri se répercuta sous la voûte vitrée, avec cette sonorité vide des lieux à jamais abandonnés.»

Le destin d'exister

Plane au-dessus de l'univers de Buzzati l'idée — l'obsession pourrait-on même dire — d'un destin auquel nul ne peut se soustraire. Tous les personnages en portent la marque. Breitman en trace le portrait suivant dans sa préface: «[...] ils portent tous en eux cette blessure existentielle, ces relents d'angoisse, de forfaiture, de convoitises et de fureur que nous connaissons tous sans toujours les admettre et sans lesquels, peut-être, nous ne trouverions aucun goût à la vie.» Mais, au-delà même des personnages mis en scène, c'est une conscience narrative qui s'impose au fil des nouvelles, une conscience qui se permet même à l'occasion de petits

élans moralisateurs (par exemple dans la nouvelle intitulée «Une boule de papier») dévoilant un pan de la vision que Buzzati avait de la vie. Ces échappées sur la façon de voir et de penser le monde ne sont toutefois pas toujours très heureuses. Buzzati excelle davantage à mettre à nu les angoisses de l'âme humaine qu'à tenter de les expliquer.

«Il comprend maintenant: ce n'est pas la révolution, pas un limogeage, pas une équivoque: rien que son destin qui vient de s'accomplir. Comme la montée est dure, c'est la montée qui prend le meilleur de la vie. Mais on tombe aussitôt le sommet atteint, un bref instant suffit pour se retrouver là d'où l'on était parti dans sa jeunesse. Et comme les hommes ne pensent pas à cela, ils sont pris par surprise, ils pleurent, ils invoquent le Ciel, ils s'épuisent à vouloir remonter. Et même si l'écroulement est progressif, si l'on a tout son temps pour y penser, nous nous en apercevons toujours trop tard, seulement quand nous sommes au fond. Et celui qui est tombé — telle est la loi —, celui qui s'est abaissé ne serait-ce que d'un mètre, ne pourra jamais plus se relever.»

«Sic transit», p. 203.

N'est-ce pas Daniel Boulanger qui conseillait de boire un grand verre d'eau entre la lecture de deux nouvelles? À ce compte-là, lire toutes les nouvelles de Buzzati revient à effectuer une véritable cure dont on ne ressort certes pas assoiffé. ■

par Jean-Paul Beaumier

De Dino Buzzati sont parus, entre autres ouvrages: *Le K*, Livre de poche (LDP): 2535; *Un amour*, Robert Laffont, 1964 (LDP: 2147, 1977); *Les nuits difficiles*, LDP: 4172, 1975; *Le rêve de l'escalier*, LDP: 3119, 1976; *La fameuse invasion de la Sicile par les ours*, Folio junior: 14, 1977; *L'écroulement de la Baliverna*, Folio: 1027, 1978; *Le chien qui a vu Dieu*, Folio junior: 135, 1980; *Barnabo des montagnes*, 10/18: 1449, 1981; *Nous sommes au regret de...*, Robert Laffont, 1982; *L'image de pierre*, 10/18: 1518, 1982; *Les sept messagers*, 10/18: 1519, 1982; *En ce moment précis*, 10/18: 1592, 1983; *Mystères à l'italienne*, Robert Laffont, 1983 (LDP: 5901, 1984); *Le désert des Tartares*, Robert Laffont, 1984 (LDP: 973); *Lettres à Brambilla*, Grasset, 1988; *Le régiment part à l'aube*, Robert Laffont, 1988 (LDP: 6697, 1989); *Panique à la Scala*, Robert Laffont, 1989; *Toutes ses nouvelles*, «Pavillon», Robert Laffont, 1990.